

La grande misère des Franches-Montagnes

Autor(en): **J.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura**

Band (Jahr): **10 (1939)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-825570>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La grande misère des Franches-Montagnes

Un Français qui venait de parcourir le plateau franc-montagnard disait, parlant avec ferveur de l'été lumineux sur cette haute terre : « En traversant ces villages aux noms bien français, qui sentent le feu et la pioche des colons du moyen-âge, on est étonné de l'air d'aisance dont se parent les maisons, les rues et les gens. Et puis, lorsqu'on interroge l'autochtone, on est moins surpris de son caractère ronchonneur, plaignant la dureté des temps, jaloux d'autres contrées plus privilégiées de son canton, malmenant avec vigueur ses gouvernants ».

Cet étranger avait vu juste : les Montagnards arborent une vie orgueilleuse, masquant leur vrai visage de lutte et de pauvreté. Le contact prolongé de leur vie particulière, l'étude en détail de leurs activités économiques et sociales, la perception de leurs doléances peuvent faire comprendre la réelle indigence de ce coin de notre Jura et la grandeur de la lutte pour l'existence que doit soutenir sa population.

Un peuple, comme l'individu d'ailleurs, peut souffrir d'un malaise sans en percevoir les causes réelles et continuer à le subir sans tenter d'y remédier par une réadaptation aux climats économiques, sociaux ou moraux du moment. Il attribue son infortune à ses chefs d'abord, puis à des causes bénignes, sans pouvoir comprendre que certaines lois économiques, démographiques, historiques, géographiques, déterminent inéluctablement le bonheur ou le malheur des nations et des individus. A la lueur des faits, des statistiques, des comparaisons, des raisons et des témoignages surtout des autochtones, voyons pourquoi les Franches-Montagnes, terre baignée de lumière, rude et austère, battue par le vent et la bise, et qui symbolise le pays jurassien : « travail et ténacité », est une terre déficitaire.

La Montagne est totalement agricole ; les horlogers et les artisans même n'ont pas abandonné complètement la terre, car chacun possède une parcelle ou un jardin, une vache ou quelques porcs. Mais la terre est aride, là-haut ! Elle exige plus que tout autre un rude soin si le paysan veut lui arracher des fruits qui lui paient médiocrement son labeur et l'intérêt de ce qu'elle lui a coûté. Cette terre n'est pas idoine aux vastes emblavures, qui offrent aujourd'hui, à raison de 58 fr. le quintal, de gros bénéfices aux paysans de l'Emmental ou du Mittelland. Et pourtant, excités par ces hauts prix et les primes de l'État, les paysans francs-montagnards sèment chaque année plus de blé. Mais combien d'appréhension tout le long de l'été ! Le blé mûrit tard à la montagne ; sa récolte devient presque un vol entre l'automne pluvieux et la neige précoce, sous le pâle soleil de fin septembre.

On a vu des champs de blé « en maillettes » sous la neige. Nous ne croyons pas que cette culture, certes rétributive, s'intensifiera à la montagne, apportant à l'économie agricole un appoint nouveau.

L'herbage des prairies y est excellent ; le fromage qu'on y fait et le bétail bovin qu'on y élève en sont une preuve évidente. Mais il n'est pas abondant et demande des engrais répétés et coûteux. On arrive, dans certains domaines, à faire une deuxième coupe, soit les regains, mais comme elle est tardive et, partant, difficile à sécher, elle entre rarement au fenil.

Les Franches-Montagnes sont devenues donc, en vertu de leur situation géologique et climatologique, une terre de pâture. L'élevage du cheval a formé le critère de l'économie agricole. Nous ne voulons pas chanter ici la gloire du cheval franc-montagnard : tous les Suisses sont unanimes à admettre ses qualités magnifiques. Cet élevage cependant, intensif, soumis aux caprices des jurys, n'est-il pas pour une part importante dans l'endettement agricole de cette région ? Il ne s'agit pas de peiner les chantres de nos juments aux croupes arrondies, de nos étalons majestueux. Mais l'excitation un peu abusive et exclusive à l'élevage chevalin sur le plateau, n'a-t-il pas provoqué un orgueil coûteux chez la classe paysanne, à tel point que le plus petit paysan de Montfaucon ou des Bois tient à avoir dans son écurie au moins deux juments ? On peut admettre un rapport intéressant à cet élevage : hauts prix, poulains. Mais le capital investi dans une jument, les risques et son affouragement, sont-ils en proportion avec le rapport : un poulain (quand il en vient), et le travail d'une partie seulement de l'année ?

Deux éléments bien distincts ont précipité l'endettement de l'agriculture aux Franches-Montagnes. Les anabaptistes, gens travailleurs sérieux, aux possibilités financières étonnantes, se sont installés sur le plateau, achètent au prix fort tous les domaines disponibles, depuis les biens les plus maigres jusqu'aux terres les plus mal situées. La valeur des biens fonciers s'est accrue de ce fait, sans qu'un rendement équivalent ait justifié cette plus-value. Puis ces pionniers de la glèbe ont apporté aux bâtiments et aux terres de folles, coûteuses et orgueilleuses transformations. L'élément de base de la race agricole du Plateau, habitué jusque là à la modestie un peu paresseuse mais prudente des anciens, s'est piqué à cette magnificence des beaux domaines suisses-allemands et aux progrès techniques de ces entreprises. Nos paysans ont alors emboîté le pas, englouti des capitaux, les leurs propres d'abord, puis ceux que les banques voulaient bien leur prêter, pour un luxe stérile. Les fortunes ancestrales, celles sonnantes et trébuchantes des pions de bas, se sont muées en tuiles, murs, ins-

tallations électriques, machines, toutes choses périssables. Les banques spéculatrices ont prêté avec une facilité déconcertante. Le livre des dettes s'est rempli d'une façon inquiétante.

Puis la guerre vint : folle époque de dépenses, de spéculations, d'imprudences. Bref, toute la gamme du soi-disant progrès, mais progrès improductif. Puis ce fut l'après-guerre avec l'écroulement des prix des biens fonciers et des produits agricoles. Les dettes cependant demeurèrent, ainsi que le taux des intérêts. Les banques devinrent plus sévères dans l'octroi des capitaux et le remboursement des prêts. Ce fut la gêne d'abord, puis la catastrophe. Les faillites, les concordats, les assainissements alimentèrent les pages de la *Feuille officielle*. La fiscalité y contribua largement, avec le manque de confiance et la crise du pouvoir d'achat des masses consommatrices. Cette situation ne fut pas, tant s'en faut, unique au pays franc-montagnard, mais dans les plaines du canton le rapport des entreprises agricoles ayant été toujours plus grand qu'à la montagne, la chute des prix ne constitua qu'un abaissement du revenu suffisant encore pour l'équilibre budgétaire. A la Montagne, ce rendement qui était tout juste suffisant pendant les bonnes années à couvrir les intérêts des dettes et les besoins de l'entreprise, tomba à rien.

Et puis le cautionnement trop facile et nullement réglementé, réunit dans le désastre ceux qui n'avaient pu tenir le coup et ceux qui avaient peut-être trop imprudemment prêté leur appui. Dans certains villages, tous les maillons de cette chaîne d'entraide par cautionnements mutuels et solidaires croulèrent l'un après l'autre, et à ces malheurs où sombrèrent des fortunes autrefois bien assises, des réputations honorables, s'ajoutèrent des rancunes, des désirs de vengeance, des haines solides qui empoisonneront longtemps encore les relations de voisinage et de vie commune.

Les Franches-Montagnes sont pauvres parce que l'agriculture, qui est l'occupation dominante, exclusive presque de ses habitants, s'est appauvrie d'une façon inquiétante. Il suffirait, pour le prouver de publier la statistique des dettes hypothécaires de cette région en regard des autres contrées du canton. Malgré cela, le Franc-Montagnard tient bon, et son caractère de lutteur a résisté au trop grand découragement. Honneur à lui !

La jeunesse paysanne cependant, après avoir subi la gêne paternelle et les vicissitudes de la vie agricole, a eu peur d'entrer dans la carrière des aînés. Elle a abandonné cette terre ingrate pour des métiers moins durs et plus rémunérateurs. Les villes tentaculaires : Chaux-de-Fonds à l'ouest, Bienne au sud, l'ont accaparée. Là au moins, si le travail était rare, le chômage avec ses prestations existait. A la ferme, il n'y a ni chômage ni secours

surtout. Ce fut l'exode et le dépeuplement progressif de la montagne. Cette désagrégation de la famille paysanne atteignit même l'élément le plus réfractaire : la famille suisse-allemande.

Pour enrayer cet exode, on a construit des fabriques d'horlogerie. Parfait horloger, le montagnard apporta, de la fabrique où il travaillait ou de l'établi fixé devant sa fenêtre une contribution bienfaisante à l'économie du pays. Cette prospérité passagère et fallacieuse introduisit des habitudes nouvelles, et des dépenses superflues dans l'alimentation, l'habillement, le mobilier du logement et les plaisirs. Cet âge d'or façonna une classe à part dans la population de la montagne, une certaine bourgeoisie aimant ses aises, quelque peu orgueilleuse. La hideuse crise vint fermer les fabriques et suspendre le travail à domicile. Ce fut la gêne. L'horloger se remit lentement aux champs. Il vit aujourd'hui des modestes allocations de chômage, de travaux publics, de façonnage de bois, de journées d'aide aux paysans.

Les Franches-Montagnes, terre de misère ! Où sont les industries complétant harmonieusement la vie économique d'un pays ? On cite aux Franches-Montagnes, à part les fabriques et ateliers d'horlogerie marchant au ralenti, une parqueterie, quelques scieries, une fabrique de pâtes alimentaires. C'est tout et c'est bien peu pour retenir ceux qui cherchent de l'occupation et qui s'en vont vers les centres. Aucune autre industrie ne tente de s'y implanter.

Que dirè de la situation financière des communes ? Comme ailleurs, elles souffrent de la crise générale. Le bois qui est la ressource principale se maintient à un prix médiocre. Le manque à gagner des horlogers, l'évanouissement des fortunes particulières, le dégrèvement des dettes hypothécaires, la participation des communes aux secours de chômage, les charges d'assistance toujours plus lourdes, une rentrée moins grande des impôts, des travaux d'utilité publique, la reprise par les communes de biens vendus aux enchères et garantis par elles, toutes causes ayant plongé les communes franc-montagnardes autrefois bien à l'aise, dans une situation obérée.

Autre exemple de la misère de cette région : Les domaines, les beaux domaines, orgueil des vieilles familles, vendus à l'encan, ont été rachetés non pas par les descendants de ces familles ni par des paysans de là-haut, mais par des capitalistes bâlois, argoviens ou autres compatriotes de l'est.

Terre de tourisme ? Sans doute, et chaque année des milliers d'autos s'écartent des routes pour s'arrêter sous le dôme frais des sapins. Mais ces touristes-là n'apportent guère au commerce local. C'est le pique-nique tiré du sac. Et pourtant les hôtels et les auberges (il y en a de si accueillantes !) sont nombreux sur le pla-

teau. L'accès au plateau est possible par deux vétustes tortillards crachotant, inconforts, lents, chers et toujours déficitaires, bien à la mesure de la prospérité de la région.

Si cette courageuse population devait subir au moins cette vie restreinte par un climat agréable et facile ! Mais les hivers y sont longs, rudes, monotones, arrêtant toute activité extérieure, source de gains accessoires.

Et pourtant, les Franches-Montagnes sont belles, et leur vraie richesse est toute dans leurs sites naturels : le Doubs dans sa gorge sauvage, les rochers abrupts de ses falaises, la Gruyère et son étang troublant, Montfaucon sur la crête, dans le ciel, la bonne auberge avec ses plats plantureux, le jeu de quilles bruyant, le dimanche après midi, les troupeaux cavalcadants, les concerts artistiques des Breuleux, la foule au marché-concours de Saignelégier, tout cela, et aussi le savoureux patois et l'aménité de sa population font oublier la pauvreté de cette terre et la lutte tenace qu'y mène l'habitant. Terre bien jurassienne où se cramponnent les vertus de notre race : fidélité au sol natal, foi inébranlable, sérénité dans la peine, espoir en l'avenir. J. N.